

Pierre Chapoutot

L'alpinisme a-t-il besoin
de héros ?

©Pierre Chapoutot 2005

1 - L'alpinisme peut-il se passer de héros ?

Pour les amateurs de débats historiques, l'année 1996 aura été un bon cru. On doit d'abord relever la parution de deux ouvrages pleins d'intérêt, et de surcroît bellement illustrés: la version intégrale des *Carnets du Vertige* de Louis Lachenal¹, et l'ouvrage d'Yves Ballu consacré à Gaston Rébuffat, *Une vie pour la montagne*². Ces deux livres ont en commun d'apporter un éclairage nouveau sur les conditions de la conquête de l'Annapurna, en 1950³. Naturellement, les revues spécialisées ont réagi à cela, chacune à sa manière. Mais le plus intéressant a été la réaction de la grande presse, à tel point qu'on peut se demander s'il ne convient pas maintenant d'ajouter le journal *Le Monde*, et accessoirement *Libération*, à la liste des publications de montagne ! *Le Monde*, en particulier, a publié en novembre un article de Claude Francillon sur l'Annapurna, qui devait ensuite déclencher une polémique aussi brève qu'énergique entre Maurice Herzog et l'épouse de Gaston Rébuffat, Françoise. Mais ce n'était pas une initiative isolée, ce même quotidien ayant sorti par ailleurs plusieurs longs articles, fort critiques, sur l'évolution de l'himalayisme telle qu'elle a été mise en lumière à la suite de deux événements: d'une part la catastrophe survenue à l'Everest le 10 mai 1996, d'autre part l'annonce d'une prochaine expédition franco-chinoise sur le versant tibétain de Qomolungma. Naturellement, ce projet fait également parler de lui dans les revues spécialisées, la nouveauté étant qu'il donne lieu à des prises de position d'une vigueur assez inhabituelle. Ainsi, tout se passe comme si le petit monde de l'alpinisme (de moins en moins petit, en vérité) éprouvait soudainement le besoin de s'interroger sur ses propres mythologies, à trois doigts du cinquantenaire de la "victoire sur l'Annapurna".

En parlant de mythologie, je veux parler aussi bien du contenu, que de la façon dont elle est mise en scène, transmise, bref: médiatisée, et gravée dans le marbre dont on fait les tables de la loi. Car on le sait depuis Moïse: c'est des hauteurs que vient le souffle de la Vérité... Cependant, si la Bible est depuis toujours le champion toutes catégories des médias, on peut affirmer que l'ère de la médiatisation de l'alpinisme s'est ouverte le 3 juin 1950, avec la première ascension de l'Annapurna. Et aussitôt, le piège fonctionne: médiatisé, l'événement devient mythe (Victoire !), et celui-ci engendre un culte, rendu à des héros, ou plutôt à UN héros. Car voici sans doute l'aspect le plus singulier de cette histoire: sur le terrain, l'ascension de l'Annapurna avait été l'affaire d'une équipe. Mais lorsqu'il fut offert au grand public, son récit s'organisa autour de la vénération d'un seul homme, Maurice Herzog, promu dès lors et pour toujours au rang de "héros de l'Annapurna".

L'explication peut être recherchée dans plusieurs directions, et d'abord dans la façon dont l'expédition avait été conçue, organisée, structurée, sous la forte influence de l'homme-clé de l'alpinisme français, Lucien Devies, qui réunissait dans ses mains les rênes de la totalité des institutions alpines du moment, et notamment du Comité de l'Himalaya: l'équipe rassemblée fonctionne comme un détachement militaire, ses membres sont liés par un contrat léonin par lequel ils s'engagent à faire abstraction de leur propre personnalité, ils doivent prêter un étonnant serment d'obéissance à leur chef, Maurice Herzog. C'est donc tout naturellement que se fera sur lui le transfert du mérite de tous et de chacun.

D'autre part, il faut remettre les choses dans leur contexte. En 1950, la France a bien du mal à croire en elle-même. Il y a le souvenir de l'humiliation de 1940, et une autre lui pend au nez en Indochine. Certes, on s'est plus ou moins persuadé d'avoir quand même gagné la guerre en 1945, mais il faut se pincer pour y croire. On est en manque de figure "emblématique": de Gaulle fait de la politique, Leclerc est mort, de Lattre n'est pas encore parti "sauver" l'Indochine... Le succès sur l'Annapurna, qui survient quinze jours avant la guerre de Corée, tombe à pic pour combler ce manque, avec l'efficace concours de Paris-Match, qui consacre pas moins de 16 pages à l'exploit, lequel prend instantanément une dimension nationale de première grandeur: ainsi, il est bien vrai que la France peut encore engendrer des héros !

C'est, il est vrai, un aspect qui n'est pas nouveau dans notre alpinisme. Ce type de mystification avait pesé de tout son poids sur le C.A.F. lui-même, quand il avait été fondé en 1874 dans un état d'esprit clairement patriotard, comme instrument destiné à procurer aux jeunes Français les moyens d'une revanche sur l'humiliante défaite de 1871 (ce qu'a longtemps résumé sa devise - aujourd'hui abandonnée: "Pour la Patrie, par la Montagne"). Peu de temps après l'Annapurna, on allait avoir une autre occasion d'observer cette corrélation lorsque le C.A.F. de Paris

¹ Edité par Michel Guérin (Chamonix).

² Editions Hoëbeke.

³ Sans que cela déclenche toujours l'enthousiasme: le G.H.M. parle d'une « campagne calomnieuse », ce qui paraît quelque peu excessif...

organisa un séjour d'alpinistes dans le Hoggar, en pleine guerre d'Algérie: il s'agissait de signifier, par une démarche d'alpinistes, que l'Algérie était à jamais française... Ce qu'exprimait parfaitement la plaque qui fut alors installée au sommet de la Garet-el-Djenoun, dans la Tefedest: « Au sommet de la Montagne des Génies, le vent, le sable et les étoiles unissent les jeunes alpinistes du Club Alpin Français aux anciens Sahariens, hommes de science, religieux, enseignants et militaires, qui donnèrent un sens à ce désert, Terre Française. 31 décembre 1958 - 1er janvier 1959 ».

Cependant, il est intéressant d'observer que la dimension héroïque est toujours subordonnée à sa valeur symbolique, en l'occurrence nationale. Entre l'Annapurna et la Garet se place, à la Noël 1956, la tragédie de Vincendon et Henry. Ces deux très jeunes alpinistes avaient voulu s'offrir un Noël au Mont-Blanc. Ils s'étaient engagés dans l'éperon de la Brenva, où ils avaient fortuitement rencontré Bonatti et Gheser. Après une ascension sans histoires, les choses avaient soudainement mal tourné. Pris dans une violente tempête, les quatre hommes se séparèrent; tandis que Bonatti parvenait à traîner Gheser à Vallot, puis à le ramener à Courmayeur, Vincendon et Henry tentèrent de couper à l'aveuglette sous le sommet du Mont-Blanc, dans l'espoir de rejoindre les Grands-Mulets, mais ils échouèrent dans une impasse, du côté du Grand Plateau, où ils allaient agoniser pendant quinze jours. Faute d'un Secours en montagne digne de ce nom, et du fait de la peu glorieuse passivité des guides chamoniards, les secours furent confiés à l'armée, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne fit pas preuve d'un bien grand zèle, ni de la moindre efficacité. Et on décida d'abandonner les deux malheureux à leur sort.

Mais on était alors en pleine guerre d'Algérie, et l'aventure des deux garçons ne coïncidait en rien avec les schémas du moment. Il suffit d'écouter le colonel chargé des opérations hélicoptérées: « Cela doit faire réfléchir certains sur ce qu'il y a de choquant dans le fait que des jeunes gens, courageusement sans doute, mais pour leur plaisir, nous entraînent à mettre en oeuvre un matériel précieux pour l'Afrique du Nord. Brutalement dit, nous risquons pour deux imprudents de manquer de moyens pour en sauver là-bas un grand nombre, qui s'y trouvent involontairement, mais de grand coeur. »⁴ Ainsi, deux hommes périrent gelés au Mont-Blanc: c'est bien fait pour eux, puisqu'ils y étaient *pour leur plaisir*. Deux hommes étaient revenus gelés de l'Annapurna en 1950: c'étaient des héros, surtout le chef. La différence ? L'exemple donné, jugé mauvais dans un cas, exaltant dans l'autre...

Et pourtant... Le côté scandaleux des textes de Lachenal et de Ballu (qui parle pour Rébuffat) ne tient-il pas à ce qu'ils n'ont pas besoin de dire, mais qui saute aux yeux, à savoir qu'à l'Annapurna l'héroïsme n'est peut-être pas là où on l'a mis ? Car enfin, où pourra-t-on le trouver ? Certainement pas dans la difficulté de la montagne: l'itinéraire est dangereux, mais plutôt facile. Et quelque chose surprend quand on observe les photos du sommet: Lachenal et Herzog ne sont même pas encordés; de plus, on sait qu'ils ont failli se séparer quelques heures plus tôt. Le parcours des pentes sommitales a été une dure et éprouvante bavante, mais pas une épopée. Alors, est-ce que ce sera dans le fait d'être monté à 8078 m ? Même pas ! Il y a belle lurette que le mur des 8000 a été franchi, et même enfoncé: quand Mallory et Irvine ont disparu sur l'arête sommitale de l'Everest, en 1924, ils avaient été observés à 8500 m, et on n'est même pas sûr aujourd'hui qu'ils n'avaient pas réussi le sommet ! Dans ces conditions, l'Annapurna n'a que le mérite d'être le "premier" 8000 à céder.⁵

Où, alors ? Dans le fait de s'être gelé les pieds et les mains ? Nous voici en pleine ambiguïté: doit-on vraiment tirer gloire d'être revenu estropié pour la vie ? Sur ce chapitre, on n'a pas fait de cadeau à Vincendon et Henry. Que dire d'une course qui se solde par deux blessés graves, sans parler des catastrophes auxquelles l'ensemble du groupe n'a échappé que de justesse lors de l'évacuation de la montagne: s'agit-il vraiment d'une victoire ? N'est-ce pas plutôt un échec ? Et ceci, plus gênant encore: durant l'ultime montée, sentant geler ses pieds, Lachenal demande à Herzog de faire demi-tour. Celui-ci refuse, laissant Lachenal libre de redescendre seul. Mais ce dernier se rend compte que Herzog risque d'y rester et se résigne à demeurer avec lui, tout en sachant que les conséquences seront sans doute catastrophiques. Plus tard, il écrira dans son *Journal de l'Annapurna*: « Je savais que mes pieds gelaient, que le sommet allait me les coûter. Pour moi, cette course était une course comme les autres, plus haute que dans les Alpes, mais sans rien de plus. Si je devais y laisser mes pieds, l'Annapurna, je m'en moquais. Je ne

⁴ Cité par C. Francillon dans *Le Monde* - 12-13 janvier 1997. Noter aussi le plaidoyer de la Cie des guides: « Être secouru n'est pas un droit quand on s'est mis sciemment en position dangereuse ». *Ibid.*

⁵ Là aussi, tout tient à la mise en scène. Dans sa *Chronique du XXème siècle*, l'Encyclopédie Larousse écrit ceci: « L'équipe française de l'Himalaya a réussi un exploit sans précédent. Pour la première fois, une équipe d'alpinistes est parvenue au sommet de l'Annapurna, point culminant de l'Himalaya: 8078 m. Jamais une telle altitude n'avait été atteinte. » Puis elle cite les membres de l'équipe, en omettant Couzy et Ichac. Et elle conclut: « Des tests médicaux réguliers prouvent que toute l'équipe est en parfaite forme physique. Son moral est également excellent, ce qui n'est pas étonnant après une telle victoire. » Quand on sait ce qui s'est réellement passé là-bas, on conviendra qu'il s'agit là d'un chef-d'oeuvre de désinformation !

devais pas mes pieds à la jeunesse française. Je voulais descendre. Cette marche au sommet n'était pas une affaire de prestige national. C'était une affaire de cordée. »

Dans cet épisode, si héroïsme il y a, le mettra-t-on du côté de l'orgueil, ou de la solidarité ? Dans l'exaltation, ou dans le sens du devoir ? Mais à ce compte, les véritables héros seraient plutôt ceux qui ont empêché que les conséquences soient pires encore, et qui ont eu assez d'énergie et de lucidité pour ramener tout le monde en bas: en l'occurrence Terray et Rébuffat, dont on n'a pourtant jamais entendu dire qu'ils fussent des "héros de l'Annapurna".

2 - Les héros ont-ils besoin de morale ?

Naturellement, il convient dans cette affaire de tenir compte des différences de tempérament. Il est clair que Lachenal n'a aucune inclination pour la gloriole. Pour Herzog, c'est autre chose. Il vit cette ascension comme une sorte d'épopée mystique, sinon un sacrifice. Lachenal écrit: « Il était illuminé. Marchant vers le sommet, il avait l'impression de remplir une mission, et je veux bien croire qu'il pensait à sainte Thérèse d'Avila au sommet. » Et Rébuffat: « Après la séquence des drapeaux, Maurice organisa son extase. Perdant sinon la raison, du moins le sens des réalités, il se mit complaisamment à planer, plongeant dans une sorte de bonheur, de béatitude au moment où le sens du réel aurait dû être primordial. Il fallut qu'il [Lachenal] commence la descente pour que Maurice prenne conscience et le suive. » Dans un ouvrage photographique publié par Arthaud en 1951, *Regards vers l'Annapurna*, on voit page 75 une photo terrible, montrant Herzog au retour du sommet: il est hagard, épuisé, il montre ses doigts éclatés, la peau pendant sur les mains bouffies - et la légende est lapidaire: « Mais la victoire demeure. »

Si commentaire il y a, on le trouve plutôt dans l'introduction: « C'est la victoire... Il est là, lui, en son nom propre, au nom de ses compagnons et de ses amis, au nom de tous ceux qui ont lutté jadis pour déboucher sur un sommet et qui ont été vaincus. Le voilà donc dominant ce monde temporel qui n'a désormais plus de sens pour lui, et son esprit ayant goûté à l'éternel vole vers la terre des hommes. » Annapurna: extase mystique, complexe messianique... Beaucoup plus tard, participant à une émission de la "Marche du Siècle" sur la compagnie des guides de Chamonix, à la question de J.M. Cavada qui lui demandait quels livres il avait emportés à l'Annapurna, Herzog répondit: « La Bible, évidemment ! » Elévation vers Dieu, exaltation du plongeon dans l'Histoire: telles seraient donc les motivations. [Quant au monde temporel, il retrouvera quand même un sens, à l'occasion d'une carrière bien remplie d'homme public !]. Mais c'est à Lucien Devies qu'il revenait de coder le message d'une façon moins abstraite, et passablement gaullienne: « Dans le combat pour la victoire comme dans les épreuves si douloureuses qui la suivirent, l'esprit de sacrifice et la volonté irréfragable de l'emporter atteignirent l'héroïsme, un héroïsme plein de grandeur et d'humanité. » Encore fallait-il que le récit colle à la version officielle: et c'est ainsi que les Carnets du Vertige furent édulcorés avant leur première parution en 1956, par les soins de Gérard Herzog, et après relecture par Lucien Devies...

Ainsi se trouva forgée une véritable doctrine de l'himalayisme dont l'Annapurna formait le socle, et qui subsiste encore fortement de nos jours, du moins dans les institutions alpines. La conquête de l'Himalaya, le "troisième pôle", ne pouvait être qu'une geste épique, engageant des hommes d'une trempe exceptionnelle et méritant la reconnaissance de la nation. C'est une vision qui ne pouvait convenir à certains participants de l'expédition de 1950, à commencer par Rébuffat, porteur d'une éthique personnelle dans laquelle les héros et les surhommes n'avaient guère leur place. Pourtant, il fallut attendre 1983 pour qu'il se décide à exprimer publiquement ce qu'il avait jusqu'alors réservé à ses proches, en dénonçant dans un entretien avec *l'Année-Montagne* la dérive nationaliste qui avait suivi la conquête de l'Annapurna⁶. On peut regretter qu'il ne l'ait pas fait plus tôt, mais il se sentait tenu par ses engagements de 1950, et le scandale n'était pas dans ses manières. Cependant, tout le reste de son activité démontrait qu'il s'acharnait à vouloir donner au grand public une image située aux antipodes de cette dérive. Pour Rébuffat, l'alpinisme, ce ne pouvait être la guerre. Mais dans l'Himalaya, il le restait largement, à coup de campagnes napoléoniennes et de lourdes expéditions nationales - au moins

⁶ « Le point de départ de cette série de déviations, c'est l'Annapurna. [...] Avoir voulu glorifier l'alpinisme en en faisant un sport d'élite, est une escroquerie. Le type qui, en France, a contribué d'une façon négative à cela, c'est Lucien Devies. [II] n'a jamais été sensible qu'à la performance, tout ce qu'il a pu écrire est basé sur l'exploit. Je ne dis pas que l'exploit n'existe pas, qu'il ne fasse pas partie du plaisir, mais ce n'est qu'une facette des choses. Pour Devies, les conférences s'appelaient "Victoire sur l'Annapurna" et moi j'ai été influencé par tout cela. Quand, après, il y eut le Jannu, le mot victoire n'était plus assez fort, alors on a titré "Triomphe au Jannu". En 53, quand les Anglais ont fait l'Everest, ça s'appelait comment ? "The Ascent", c'est-à-dire l'ascension. Ça remet les choses en place. »

jusqu'au fiasco du K2, à l'été 1979. On vit alors la F.F.M. monter une énorme expédition nationale, rassemblant le gratin de l'alpinisme français, dotée d'un budget colossal et patronnée par le Président Giscard d'Estaing, afin de planter enfin le drapeau tricolore sur le deuxième sommet de la terre, à défaut d'avoir jamais pu atteindre le premier. Mais ce fut un échec à la mesure des moyens déployés, sur fond de gros mauvais temps et de héros démoralisés...

Il y eut pourtant du bon dans cette déroute: la F.F.M. jura qu'on ne l'y prendrait plus, et qu'il n'y aurait plus jamais de ces expéditions-mastodontes dont la finalité était plus que discutable. Il fallait s'orienter vers un nouvel himalayisme, plus conforme à l'esprit de cette "Charte de Kathmandou" que ratifiaient l'ensemble des institutions alpines du monde. De fait, on vit alors se développer un himalayisme moins tape-à-l'oeil, cherchant à transposer aux très hautes altitudes les normes et les moyens de l'alpinisme "traditionnel", tout en sachant faire preuve de retenue dans le recours aux sponsors, sinon aux médias. C'est par lui aujourd'hui que l'aventure alpine continue de vivre de façon authentique, avec une moisson de réalisations tout à fait exceptionnelles, sans que le grand public en sache rien, souvent dans un quasi anonymat. On se plaît à imaginer que c'est dans cette direction que le C.A.F. veillera à inscrire son action envers les jeunes alpinistes de haut niveau.

Mais l'Himalaya n'a pas échappé aux nouvelles dérives dont les Alpes avaient été le laboratoire: la performance et l'himalayisme commercial. C'est la première qui s'inscrit le mieux dans la ligne des dérapages entraînés par la mise en mythe de l'Annapurna. Simplement, c'est le contenu du message héroïque qui a changé de sens: fini le dévouement à une grande cause, il ne reste que le dévouement à son ego, dans une démarche où la morale n'a rigoureusement aucune place. Mais le vedettariat n'a guère besoin de sainte Thérèse d'Avila ! Cependant, on peut penser que cette orientation n'a guère d'avenir: ce type d'alpinisme n'existe qu'à condition de pouvoir se nourrir de surenchères, et il n'est pas certain qu'on puisse proposer comme *challenge* (volapück obligatoire: le terme *défi* serait trop simple à utiliser !) d'enchaîner les quatorze 8000 dans la même journée... En revanche, l'himalayisme commercial est en plein essor, en vertu d'un effet de mode qui valorise la quête de "l'aventure", à condition qu'elle soit livrée clés en mains, et si possible sans risques (je veux bien aller me perdre dans la désert, mais à condition d'avoir une balise de détresse !). La seule condition, c'est de pouvoir aligner 200 à 300 000 F dans l'espoir de s'offrir l'Everest, et de le mettre sur sa carte de visite. C'est ainsi qu'on connaît le cas d'un client dont la liste de courses ne comporte que trois noms de sommets, pas un de plus: le Mont-Blanc, l'Aconcagua, l'Everest. Pour le reste, il ne connaît strictement rien à l'alpinisme, et ne le pratique pas.

En fait, la sanction existe bel et bien, et c'est ce qui s'est passé le 10 mai 1996: sur les pentes de l'Everest, il y avait alors 13 expéditions, réunissant 150 personnes, dont beaucoup n'avaient qu'une expérience alpine des plus restreintes (certains, paraît-il, ne savaient même pas mettre leurs crampons...). 24 parvinrent au sommet ce jour-là, mais 12 trouvèrent ensuite la mort du fait d'une tempête aussi soudaine que violente. Il est vrai que le mythe de l'Everest a toujours été coûteux en vies: plus de 4000 personnes l'ont déjà tenté, moins de 600 y sont parvenues et 140 y ont trouvé la mort. Mais le 10 mai 96, on était vraiment au-delà des normes... Parmi les victimes, deux vrais héros, deux guides américains qui se sont sacrifiés pour tenter de sauver leurs clients, et même ceux des autres. Mais on doit ajouter ceci: le lendemain même de cette tragédie, une équipe japonaise gravit la face Nord. Dans la partie terminale, elle rencontre trois alpinistes indiens à l'agonie. Que fait-elle ? Rien ! Ni à la montée (elle parvient au sommet), ni à la descente (ce ne sont que des Indiens, et de surcroît subclaquants). Explication d'un des Japonais: « Nous escaladons ces grands sommets pour nous-mêmes, au prix d'un effort qui est le nôtre. Nous étions trop fatigués pour apporter de l'aide. Au-dessus de 8000 m, on ne peut pas se permettre d'avoir de la morale.⁷ » On finira par regretter sainte Thérèse d'Avila... Cela dit, notre Japonais venait de donner une très remarquable définition de l'ultra-libéralisme. Question d'époque: on a les références idéologiques qu'on peut.

3 - L'Himalaya et la morale

Parler d'une crise de l'himalayisme est un faible mot. Mais la coupe n'est malheureusement pas pleine: la dernière en date, c'est l'annonce de l'expédition franco-chinoise sur le versant tibétain de l'Everest, pompeusement baptisée "Alliance 8848". Etonnant projet, qui renoue avec la formule des expéditions lourdes d'antan, avec un budget d'au moins 20 millions de F⁸, utilisation d'un laboratoire pressurisé à 7000 m, réserve d'oxygène à 8000 et

⁷ Cité par Richard Cowper, dans *Le Monde*, 26-27 mai 1996.

⁸ Montant fortement révisé à la baisse par la suite: on ne parle plus que de 10 MF. De même, l'équipe serait ramenée de 14 à 12 alpinistes, la partie chinoise incluant deux Tibétains. Cf. *Le Monde*, 29 janvier 1997.

présence d'une équipe de télévision (« limitée à 5 personnes ») pour filmer l'ascension en direct. Néanmoins, on a renoncé pour cela à utiliser un hélicoptère (il était question de la mise au point d'un prototype « révolutionnaire »). L'équipe doit comprendre 7 grimpeurs français et 7 chinois, et bénéficier de l'assistance technique de l'Armée populaire chinoise... Oubliant ses engagements passés, la F.F.M.E. lui a accordé son patronage - il semble aujourd'hui qu'elle le regrette. Le problème n'est pas seulement dans le retour en arrière que ce projet représente: il est aussi dans ses implications politiques, puisqu'il a reçu la caution des deux gouvernements concernés. Du côté français, on souligne l'intérêt que cela représente pour les entreprises françaises (privées et publiques) qui sponsorisent le projet: le marché chinois est si alléchant ! Comme si la porte d'entrée de ce marché se trouvait sur la face N de Qomolungma, et non à Shanghai ou à Hong-Kong !... Mais où est l'alpinisme dans l'affaire - on est tenté de dire: dans le business ? Quant au côté chinois, il est trop facile de comprendre son empressement à favoriser l'entreprise, puisque sa réalisation reviendrait à donner une caution française quasiment officielle à la présence de la Chine au Tibet, et à l'impitoyable politique d'intégration forcée qu'elle y mène.

Le réconfort sera d'observer l'émotion que tout cela a soulevé dans l'univers de l'alpinisme, y compris chez les professionnels⁹. Et le C.A.F. lui-même, rompant avec sa vieille préférence pour le profil bas, a diffusé une pétition de protestation qui épate par la vigueur et la netteté de son engagement. Finalement, l'expédition a été ajournée à 1998. Faut-il y voir le camouflage d'une probable annulation ? Il y a évidemment plusieurs manières d'interpréter l'événement: le fait même que ce projet ait pu voir le jour n'est pas le signe d'un progrès, et l'attitude des institutions gardiennes du temple, comme le G.H.M.¹⁰, la F.F.M.E. et le Comité de l'Himalaya, a été d'une savoureuse inconsistance (Courage, fuyons nos responsabilités !). De même, le drame du 10 mai dernier n'a nullement freiné l'activisme des marchands d'aventure. Simplement, il y a dans tout cela matière à réflexion, et c'est l'occasion de se souvenir que la civilisation des loisirs n'est pas innocente. Rébuffat rêvait d'une certaine façon de mettre l'alpinisme "hors des débats", en le constituant comme une sorte d'espace protégé dans lequel les valeurs humanistes pouvaient prendre toute leur place. C'était un bel idéal, mais il avait déjà fort à faire avec le piège de la récupération par les pouvoirs et les idéologies, que l'Annapurna avait déclenché. Et voici que cela reparait, combiné maintenant avec l'autre grande dérive, celle du mercantilisme. Naturellement, il serait sot de dire que « tout ça, c'est la faute à l'Annapurna ». Mais il est permis de rappeler que l'alpinisme est devenu ce que nous l'avons fait, ou laissé devenir. Comme disait le Petit Prince de Saint-Exupéry: « Je suis responsable de ma rose... »

⁹ Ne ménageant pas le dos de sa cuiller, Chantal Mauduit a carrément parlé d'une « expédition de collabos ». Je lui laisse la responsabilité de sa déclaration...!

¹⁰ Auquel appartient cependant l'auteur de ces lignes...